Bulletin administratif n° 5, mai 1898, pp. 513-515

ESQUERRÉ (François)

Angers 1858-61

Le dimanche 24 avril, la promotion d'Angers 1858, presque tout entière, à laquelle s'étaient joints de nombreux Camarades des promotions qui l'avaient connu à l'École, conduisait au cimetière de Saint-Denis l'un des membres les plus sympathiques et les plus dévoués de notre Société, François Esquerré, entrepreneur de travaux publics à la Plaine-Saint-Denis (Seine).

Né à Sarrancolin (Hautes-Pyrénées), où il fit ses études dans une modeste école primaire, il entrait à l'École en 1858 et en sortait dans les pre-

miers rangs en 1861, sans l'avoir quittée un instant. La difficulté et la cherté des voyages ne permettaient pas en effet, à cette époque, à un Élève d'Angers d'aller passer ses vacances dans un pays aussi éloigné que le Bigorre.

Il contracta dans ce séjour non interrompu de trois années à Angers, un sentiment pour l'École qui tenait de l'amour filial et de l'attachement au pays natal.

L'École et plus tard notre Société sont devenues sa famille.

Certes nous aimons tous l'École, où nous avons puisé cet enseignement viril, qui nous permet de faire face aux difficultés de la vie et d'en triompher; mais nul de nous s'il l'aime autant qu'Esquerré ne l'aime davantage.

Que de fois ne lui avons-nous pas entendu dire : « J'ai pour l'École un véritable culte, je n'oublierai de ma vie que je lui dois tout et que sans elle je serais encore dans la montagne à garder les troupeaux. »

Et ces sentiments n'étaient pas platoniques; il fréquentait les Camarades, prêchait d'exemple la confraternité et recherchait tous les moyens de faire prospérer la Société.

Ce fut lui qui, à une des réunions qui précédèrent l'achat de l'Hôtel de la rue Chauchat, dans un chaleureux élan, fit appel aux entrepreneurs de travaux publics, ses collègues, généralement fortunés, et émit cette idée plus généreuse que réalisable de faire construire l'Hôtel par eux, s'engageant pour sa part à exécuter à ses frais les terrassements, qui rentraient dans la spécialité de son industrie.

Son idée n'ayant pu avoir de suite, il fut un des importants souscripteurs et nous savons qu'il fit en cette occasion tout ce qu'il lui était possible de faire.

Nous l'avons vu entraîner des Camarades hésitants à nos banquets en faisant avec tact les frais de leur souscription, et gagner ainsi des adhérents à nos réunions, que ces Camarades, en ayant apprécié le charme, ont suivies régulièrement depuis.

Esquerré, à sa sortie de l'École, sans même pouvoir s'offrir la jouissance d'aller embrasser sa vieille mère après trois années de séparation, entra au service de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, sur les travaux de la belle ligne, alors en construction, du Mans à Angers, dirigés par M. l'ingénieur Caillaux, qui fut plus tard ministre des Finances.

D'une nature énergique, primesautière, il fut de suite apprécié par cet éminent ingénieur, qui retrouvait en lui un reflet de son caractère et qui lui conserva toujours son estime et sa bienveillance. Certes il eût fait promptement son chemin dans cette voie. Mais il fallait à cet esprit

vigoureux et actif une plus grande dépense d'énergie et d'initiative qu'il n'en est d'ordinaire exigé dans les administrations, et au bout de deux ans il quittait la Compagnie de l'Ouest, pour entrer dans les entreprises de travaux publics qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort.

D'abord agent d'entrepreneur, puis représentant intéressé, il devinl lui-même et promptement entrepreneur, et depuis longtemps déjà, il exploitait l'importante ballastière de Gennevilliers (Seine), dont il fournissait les produits aux grandes Compagnies de chemin de fer, en même temps qu'il entreprenait de nombreux travaux, de trop nombreux, hélas! car à ce métier les plus forts s'épuisent, et il fut de ceux-là.

Malgré sa robuste constitution de montagnard pyrénéen, Esquerré ressentait dans ces dernières années une fatigue physique et morale, résultat direct du surmenage contracté par trente-cinq années de lutte et d'efforts soutenus, dans cette fournaise qu'on appelle les « affaires », où il ne trouva pas toujours la récompense de sa puissante initiative.

Depuis une année le mal s'aggravait et dans ces derniers temps ne laissait plus d'espoir. Il s'éteignait, heureusement sans souffrances, le 22 avril.

Hélas! dans cette bataille qu'est la vie, malgré leur inébranlable fermeté et leur courage, nos Camarades n'abordent pas tous au port; l'inexorable loi de l'existence des sociétés veut qu'à côté des heureux il y ait les vaincus du sort, et elle ne choisit pas toujours les moindres. Esquerré fut de ceux-là. Mais c'est parce qu'il souffrit et qu'il fut bon que sa mémoire nous est chère.

Outre ses camarades d'École, une foule nombreuse, composée de ses amis personnels et de ses confrères, du personnel et des ouvriers de son entreprise, ainsi que de la Compagnie des sapeurs-pompiers de la ville de Saint-Denis, emplissait l'église de la Plaine-Saint-Denis, trop petite pour la contenir et suivait attristée et émue le cortège, attestant par sa présence l'estime dans laquelle elle tenait Esquerré.

Avons-nous besoin de dire qu'il était doué de toutes les vertus domestiques? Quand on a la religion du souvenir et de la reconnaissance filiale, comme il l'avait pour son École d'Angers, on ne peut être que bon fils, bon époux et bon père.

Au nom de tous nos Camarades, nous adressons à sa malheureuse et digne veuve et à ses si intéressants enfants l'expression de notre profonde sympathie.

Nous pleurons avec eux notre meilleur ami.

E. Le Breton
(Ang. 1858-61).